

Philocité

De la maternelle à l'université, en passant par les maisons de jeunes, les centres culturels, les bibliothèques, les IPPJ et les prisons, PhiloCité diffuse dans l'espace public les outils de la philosophie. Parce que prendre le temps de réfléchir collectivement, sur un sujet du quotidien saisi au vol ou sur les grands thèmes qui balisent l'histoire de la philosophie, c'est se donner les moyens de s'émanciper. PhiloCité propose, en Belgique et à l'étranger, des animations, des formations, des conférences et des travaux de recherche, dans un souci permanent d'émancipation, tant individuelle que collective.

Au petit bonheur la chance...

Et si cette quête du bonheur à tout prix dont on nous vante les mérites partout était avant tout le fruit de cette morale capitaliste qui porte aux nues les notions de responsabilité et le mérite individuel ?

La philosophie fait-elle le bonheur ? C'est assurément l'argument de vente puissant d'une philosophie qui se voudrait populaire. On voit en effet aujourd'hui fleurir comme des pâquerettes au printemps une littérature philosophique grand public qui nous promet la joie, la sérénité, la plénitude, le bonheur enfin. Faut-il s'y abreuver ? Mais à quel prix ?

Rêve d'Antiquité

Cette philosophie du bonheur clef en main, qui prolifère étrangement depuis une trentaine d'années, prétend renouer avec une vision antique de la philosophie, comme amour de la sagesse et art de la réflexion destiné à transformer la vie. Que la philosophie ait bien une dimension pratique a-t-il un rapport évident avec le bonheur ? Et si oui, avec quel bonheur au juste ? Les philosophes antiques parlaient-ils bien

du même bonheur que nous aujourd'hui ? Rien n'est moins sûr !

Roger-Pol Droit a raison en ce sens de nous mettre en garde contre les malentendus inévitables qu'enrobent les retours aux sources¹. Le bonheur dont parlent les penseurs d'une société si différente de la nôtre n'est probablement plus à notre portée. Du reste, le bonheur a-t-il jamais été à notre portée ?

En réalité, comme le rappelle encore R.-P. Droit, s'il y a un point sur lequel nous héritons des Anciens quant au sens du bonheur, c'est celui que dit le mot lui-même et que tout guide du bonheur trahit pourtant par définition. Notre terme « bon - heur » renvoie en effet aux bons hasards, puisque « heur » désigne en vieux français un fait fortuit, une occurrence imprévisible.

Etre heureux est en somme une question de chance. Et malheureux, une question de malchance. D'autres langues tissent les mêmes liens : *Glück* en allemand signifie tout à la fois la « chance » et le « bonheur » ; *happiness* en anglais renvoie au verbe *to happen*, qui désigne ce qui arrive. Or, le grec ancien délivrait le même message. « Bonheur » pouvait se dire soit *eutuchia* (*eu* signifie « bien », « bon » et *tuchè*, la « chance », le « destin »), soit *eu-daimonia* (*daimôn* renvoyant cette fois à des puissances surnaturelles dont dépendrait

notre sort). Pour un Grec, le bonheur ne peut arriver aux hommes que « par ailleurs » ; en ce sens, il est toujours excès ou démesure et c'est peut-être précisément ce qui en fait tout le sel. Rechercher le bonheur est donc une contradiction dans les termes, ou le meilleur moyen de ne jamais l'atteindre. Le seul « bonheur » que l'on puisse chercher est alors celui qui consiste (comme peuvent sembler le conseiller en effet quelques philosophes antiques, et particulièrement les stoïciens et les épicuriens) à se construire une vie à l'abri du hasard, dans une citadelle intérieure où l'esprit est retranché par la méditation ou la quête des petits plaisirs. On cherche une vie et une pensée sécurisées, échappant aux revers de la fortune. Mais, se mettre ainsi à l'abri du sort, n'est-ce pas aussi se mettre à l'abri du « bon-heur », c'est-à-dire des bonnes rencontres, de la chance ou de l'amour qui nous foudroie. De quel bonheur voulons-nous ?

Méritons-nous d'être heureux ?

Que le bonheur nous arrive sans qu'on le cherche peut être perçu négativement : on est impuissant à le construire. Nous ne serions heureux que fortuitement, malheureux sans l'avoir mérité et donc à la merci d'un sort par nature profondément injuste. Mais cet aspect hasardeux du bonheur ne dit pas qu'une limite de notre condition. Positivement, peut-être fait-il droit au contraire à cette part de nous qui est ouverte à ce que nous n'attendions pas, à ce que nous n'osions même pas imaginer ?

Le lien qui attache le bonheur au hasard est aussi celui qui nous ouvre à l'inespéré. Il rend justice à nos expériences du bonheur comme immensité, comme débordement, excès ; expériences à la lumière desquelles ce bonheur qu'on ne saurait trouver qu'en le cherchant paraît un peu misérable. « *Nous n'avons que faire d'un bonheur dont nous pourrions être dignes. Tristesse d'être aimé par une femme parce que nous le méritons. Quelle barbe que ce bonheur qu'on remporterait comme un prix ou comme la récompense du travail bien fait !* » (Agamben, *Profanations*, p. 65).

Dans ce bonheur racorni et étriqué, dont on est responsable et qu'on mérite parce qu'on a su le construire, se dessinerait tout autre chose qu'une sage Antiquité : une morale

« Le seul bonheur que nous méritons vraiment est celui que nous ne saurions rêver de mériter jamais »

G. Agamben, *Profanations*, p. 68

capitaliste qui a fait du bonheur une ressource commerciale en le liant au mérite et du malheur une donnée naturelle contre laquelle il faudrait s'assurer.

A la différence des anciens, soucieux de lier bonheur et cosmos et ne concevant ce bonheur que dans une dimension collective, nous portons aux nues les notions de responsabilité et le mérite individuel. Notre bonheur est égocentré et notre morale si besogneuse qu'on a presque du mal à dissocier la satisfaction du mal qu'on s'est donné pour se la procurer. Agamben nous invite au contraire à retrouver la sagesse des enfants, qui savent que le bonheur n'arrive que par magie.

Aime ton sort

Mais cela ne se peut précisément qu'à accepter le risque du malheur, plutôt qu'à chercher la sécurité. Or, nous vivons dans une société où tous les enjeux sont pensés en termes de risque et d'assurance ou de protection contre ces risques². On parlait hier de risque atomique, on nous abreuve aujourd'hui du risque terroriste. Et il ne faut pas voir dans

le succès de cette notion une augmentation objective des dangers que nous courrons. Ce que nous craignons n'est plus tant l'accident, les effets de la maladie ou de la vieillesse, le chômage, que de devoir affronter ces situations sans protection sociale. Que la philosophie se propose de nous guider vers la sérénité n'est-il pas l'indice inquiétant que ce désir d'être protégé a contaminé jusqu'aux choses de l'esprit ? C'est peut-être notre société tout entière qui nous conduit à identifier bonheur et recherche de sécurité ?

Plutôt que de conforter cette conception, la pratique de la philosophie peut nous insécuriser au contraire et ouvrir un autre rapport au bonheur. Lequel ? Par exemple, celui de l'*amor fati* des Anciens, avec lequel un philosophe comme Nietzsche renoue.

Selon celui-ci, chercher le bonheur est le symptôme d'une vie profondément malade. Le critère de la santé ? La capacité à affronter le malheur. De la même manière que Canguilhem, dans le sillage de Nietzsche, définit la santé comme le luxe d'être malade et de s'en remettre, nous pourrions envisager

le bonheur comme le luxe d'être malheureux et de s'en remettre. Et, en effet, quand on va vraiment bien, ne se fiche-t-on pas de traverser une tempête ? Quand on est amoureux, n'est-on pas prêt à affronter le risque de perdre l'autre pour vivre l'immensité d'un sentiment qui nous déborde ? Inversement, quand tout va mal, nous avons besoin de moyens pour flairer et diagnostiquer finement le malheur, afin de l'affronter et d'inventer les issues nécessaires, plutôt que d'anesthésier notre sens de l'insupportable en nous forgeant une bulle de sérénité à coups de bonheur méthodique.

Pauvreté d'une culture du bonheur défini négativement par une mise à l'abri du malheur ! Que pourrait bien inventer, créer, imaginer, une société qui aurait perdu toute sensibilité à l'intolérable ? Ce à quoi on tient dans notre culture, en peinture, en poésie ou en philosophie, a souvent été enfanté dans la douleur (et n'est que rarement fait pour tranquilliser l'âme).

Cet article un peu polémique vous invite ainsi à renouer avec une philosophie qui n'est pas trop vite assimilée à la sagesse et à la sérénité d'un bonheur assuré ou garanti. L'écart entre le sage et le philosophe, c'est celui de la tourmente. Philosopher en pratique, c'est aussi et peut-être avant tout apprendre à vivre les problèmes, à les endurer en les pensant pour qu'en jaillissent de nouvelles manières de vivre. Une philosophie qui ne vous dit pas comment trouver le bonheur ne s'interdit pas de vous changer la vie, au contraire : elle fraye un chemin à l'inespéré en laissant le bonheur au hasard, et en s'efforçant d'entretenir un rapport actif des gens heureux et malheureux aux épreuves qu'ils sont amenés à traverser.

— Gaëlle Jeanmart et Jonathan Soskin

1. R.-P. Droit, *La philosophie ne fait pas le bonheur... et c'est tant mieux !*, Paris, Flammarion, 2015.

2. François Ewald, ancien élève de Michel Foucault, a écrit *L'État-Providence*, où il montre que nous sommes depuis la fin du 19^e dans une « société assurantielle », qui se caractérise par l'avènement de la technologie des assurances comme mode de gouvernement.

philocité®